Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [96] (2008)
Heft: 1520

Artikel: Des profondeurs marines
Autor: Feller, Magali / Koepfli, Cécile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-284918

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Des profondeurs marines

Texte de Magali Feller et illustration de Cécile Koepfli

Si je baisse les stores des fenêtres de ma chambre à coucher, si je les baisse jusqu'en bas, il y a un petit jour qui reste entre chaque lamelle. C'est un petit jour qui fait comme un traitillé. Si je continue à tourner la manivelle, les lamelles se tassent et le store devient opaque progressivement de bas en haut. Comme je n'aime pas dormir dans l'obscurité totale, je fais en sorte que le store ne se ferme pas complètement et que l'éclairage public, filtré par le store, projette ainsi un petit rectangle de traitillés contre la paroi de la chambre.

Et puis ce petit rectangle bouge, il devient plus intense, il se dédouble, un des rectangles reste statique, l'autre monte, glisse sur le plafond et, en diagonale, disparaît. Le rectangle prend la tangente. Et ça recommence. Les rectangles bougent plus ou moins vite, il y en a qui sont un peu endormis, il y en a des nerveux, il y en a qui hésitent, il y en a qui laissent passer les piétons. Le bruit qui les accompagne m'informe que ce sont les phares des voitures qui font bouger les rectangles de lumière sur les parois de ma chambre à coucher.

C'est le coin de ma rue depuis mon lit les stores baissés. Vues sous cet angle, les voitures sont anodines, voir touchantes. Relativement silencieuses, presque gracieuses dans leurs mouvements, presque humaines. Réduites à un châssis lumineux, c'est une personnalité que je peux observer: le rectangle sur le mur est doux, attentif, fougueux ou pressé. Mais dans la rue, les voitures sont toujours d'immenses projectiles lancés contre des corps sans cuirasse, vulnérables, désarmés. La rue, c'est le lieu d'une sorte de guerre urbaine, où les piétons sont constamment canardés par l'artillerie lourde. L'obus ennemi, Peugeot, Fiat ou Honda, est tiré, vous êtes visés. Là il ne faut pas se coucher à terre, il faut juste courir vite, sur l'autre trottoir.

À travers le prisme de mon store, les blindés sont transformés en bêtes inoffensives. Les rectangles de traitillés se dédoublent, puis avancent en écartant leurs anneaux puis en les resserrant comme le font les vers de terre. Sous la carapace métallique il y a la chair et là, de mon lit je la regarde vivre, étrange comme un animal des très grandes profondeurs marines. Animal ou végétal dans les eaux sombres toutes les formes de vies existent et la mienne s'y dilue.

Quelle heure est-il?

Oui je vais me lever.

Et je sors de ma chambre à coucher un peu dans le vague, j'émerge des limbes sans sas de décompression, le jour m'attend, une conscience chasse une autre et la lumière m'agresse comme quand on sort d'une salle de cinéma.